

Cette œuvre est mise à disposition selon les
termes de la Licence Creative Commons
Patrimoine - Pas d'Utilisation Commerciale
Partage à l'Identique 2.0 France.

www.fantomurbo.fr

François Dubos

UN CONTE DE NOËL

Nouvelle

2013

- S'cuse moi, est-ce que t'travailles ici ?

Il avait un sacré cheveu sur la langue. Le client s'était approché de moi avec une discrétion confondante, jaillissant sur ma droite comme un diable de sa boîte. J'en lâchai presque le carton d'œufs de lump que j'étais occupé à ranger dans le rayon.

Le bonhomme dégageait une odeur étonnante, mélange de cannelle, d'eau de Cologne bon marché et de vieille sueur rance à macération multiple. Son trait le plus remarquable restait cependant l'énorme barbe d'un blanc sale derrière laquelle se dessinait un visage rougeaud, caractéristique des alcooliques les plus rigoureux. Deux petits yeux d'une pâleur blafarde me considéraient à travers une paire de fines binocles rondes.

- Eh oui, dis-je dans un soupir.

Travailler dans un supermarché au cours des fêtes de Noël (plus particulièrement au sein de certains rayons comme celui des jouets, des vins ou comme c'était le cas pour moi en poissonnerie), c'est un peu comme faire son service militaire au sein d'une léproserie remplie de maniaco-dépressifs caractériels.

Les mains dans la merde huit heures par jour, vous devez supporter le traitement tour à tour obséquieux ou méprisant de gens à qui vous n'accorderiez pas une minute d'attention en temps normal. Sourire et leur souhaiter un bon Noël même lorsqu'ils ne disent ni *S'il-vous-plaît*, ni *Merci*. Être déjà honoré qu'on vous salue. Compréhensif lorsqu'une ménagère acariâtre, de toute évidence entravée depuis des décennies par une insatisfaction sexuelle chronique, refuse de comprendre que vous n'êtes pas qualifié pour lui répondre sur les mœurs du requin bleu (celui-là même qu'on vous paye pour couper en darnes dès trois heures du matin).

Comme la plupart des saisonniers au contact de la clientèle, j'étais passé par les stades standards : surprise, choc, agacement, colère, furie, fièvre, dédain, indifférence.

Je commençai seulement à accéder à la toute dernière étape, celle dans laquelle baignent les vétérans, pudiquement appelée *Sérénité détachée*. Elle vous confère une forme étrange de calme (à toute épreuve, réellement), voire une certaine tendresse à l'égard des éléments les plus difficiles de notre société.

Vous devenez une véritable force de travail au service du public, quel qu'il soit. L'un des acquis les plus précieux de ce type de parcours, soit dit en passant.

- Ah ouais. Ben, mec, j'voudrais que tu me dises...

Le barbu ventripotent en face de moi s'approchait dangereusement, envahissant mon espace personnel sans la moindre vergogne. Je fis un pas en arrière, conservant tant bien que mal le sourire de circonstances.

- Je vous écoute.

Il portait une vieille veste de velours côtelé marron, pièces de cuir aux coudes, par-dessus un pull-over canadien aux motifs géométriques outranciers. Un vieux jean délavé croulait en partie basse, s'affaissant en accordéon sur une paire de baskets *New Balance* dont l'entretien négligé aurait certainement scandalisé Steve Jobs. L'homme se pencha une dernière fois en avant. Il exhalait une haleine chargée de vin chaud et de fromage à raclette. Je voulus reculer une fois de plus, mais heurtai un caddie lâchement abandonné dans mon dos.

- Oui. Bon. Où est-ce que je peux trouver de la poudre de fée ici ? Vous faites ça, hein ?

Je le considérai un court instant, cherchant dans son regard la trace d'humour qui aurait normalement dû accompagner une question de ce type.

- Vous parlez de poudre de perlimpinpin, j'imagine ?

Le gros bonhomme ne parut pas goûter la plaisanterie. Une réflexion intense s'engagea dans son esprit. Il baissa les yeux, examinant le carrelage couleur vomis du rayon, puis revint vers moi.

- Non, de la poudre de fée.

- De la poudre de fée ?

- Mhm, mhm.

- Au rayon Jouets peut-être ?

- Ah non, hein, tu m'parles pas de ça !

Le rouge lui montait aux joues. Pressentant que j'avais probablement affaire à un déficient cognitif de premier choix, et qu'il n'était pas évident qu'il fût un apôtre farouche de la non-violence, j'estimai préférable de recentrer le débat en écartant temporairement l'ironie.

- Bien. Monsieur, je suis désolé, je ne vois pas ce que vous cherchez. Si vous voulez, je peux appeler le chef de rayon, il pourra vous renseigner un peu... Un peu mieux ?

- Le chef de rayon ?

- Oui. Mon chef. Il connaît un peu plus de trucs que moi, voyez, sur les stocks, tout ça.

Le barbu opina du chef. Je distinguai des particules brillantes dans son ornement facial, et songeai une seconde qu'il avait dû les attraper dans des conditions absolument rocambolesques (en plongeant sauvagement la tête entre les cuisses d'une fille de joie, par exemple. Ou plus certainement en fouillant dans l'une des grandes poubelles du magasin, au milieu des reliquats du rayon Jouets, pleins de paillettes et de colle à carton.).

- Alors, c'est d'accord, répondit-il finalement. Regarde, c'est ça que je veux.

Il fouilla brièvement dans ses poches, sérieux comme pas deux, et sortit une petite poche de cuir nouée par un cordon, me l'agitant sous le nez comme un trophée prestigieux.

- Comme celle-là, tu suis ?

- Vous êtes... Sérieux ?

- Vas-y, vas-y.

Il défit les liens de la pochette, qui s'entrouvrit légèrement, y plongea deux doigts et les ressortit couverts d'une substance sombre et volatile.

- De la poudre de fée.

Comme il m’y invitait, je glissai à mon tour le bout de mes doigts dans la poche, non sans une certaine réticence (*Ah ah ! Te voilà contaminé par un virus mortel, sombre crétin crédule !*). La matière à l’intérieur y était douce et tiède, adhérant à mon épiderme comme de la farine.

- J’ai celle-ci depuis longtemps, mais il m’en faut d’autre. Beaucoup d’autre.

- Je reviens tout de suite, Monsieur. Vraiment.

Sans lui laisser le temps de répondre, je pris congé avec un mélange de soulagement et d’euphorie.

Je m’entendais très bien avec mon supérieur hiérarchique, Guy, un brave type fatigué, échoué là depuis des années et qui portait sur son visage une forme de démission personnelle totale. Il allait forcément être très intéressé par un contact ponctuel avec la démente originale du vieil homme.

Je le trouvai juste derrière l’étal, aux prises avec l’imposante machine à glace. Le vrombissement de cette chose constituait le fond sonore habituel de la poissonnerie. Comme presque tout le reste, ressources humaines comprises, elle connaissait des dysfonctionnements réguliers. Guy savait lui parler à sa façon, se plaçant sous le gros tube et saisissant la benne en plastique disposée juste en dessous afin de recueillir les petits copeaux de glace que la bête produisait toute la sainte journée en une lente mais inlassable pluie. Une autre employée, Michelle, se tenait à ses côtés, toute droite et attentive.

- Foutue machine à la con, bougonna Guy sans me prêter attention.

Michelle me jeta un regard intrigué. C’était une très belle femme, la quarantaine magnifique malgré une vie difficile, un divorce douloureux, des soucis financiers et une solitude écrasante. Le portrait type de l’employée de supermarché, toute perdue dans le ressac interminable de l’existence. Ses longs cheveux roux foncés, noués en un chignon chaotique sous sa toque jetable, ressortaient en boucles provocantes sur sa nuque et ses joues. Elle me sourit, les cernes sous ses yeux virant au bleu malade. Je m’autorisai un frisson intérieur.

- Tu m’as l’air atrocement triste, ma Michelle, lui glissai-je d’un ton badin.

- Moi ? Mais non, t’inquiète pas.

- Mhm mhm. Attention à toi, j’ai de la poussière de fée au bout des doigts.

Je plaçai mon index sur le bout de son petit nez retroussé. Elle eut un mouvement de recul amusé.

- Oh... C’est quoi ce truc ?

- Aucune idée. Enfin tu peux quand même faire un vœu, à tout hasard.

Elle m’observa un moment, ses yeux verts pétillant d’une légère malice. Son regard se perdit dans le vague, puis revint sur moi.

- C’est bon. J’le dis pas, hein ?

- Ah ben non, faut qu’ça reste un secret.

- *Nom de nom de saleté de foutue machine à la con !*

Guy se rappelait avec une élégance naturelle à notre bon souvenir.

- Qu’est-ce qui se passe ? risquai-je.

J’eus droit à un ultime râle guttural en guise de réponse.

- Bof, comme d’hab’, fit Michelle dans un soupir. La machine à glace chie dans la colle au bon moment.

Elle avait encore un peu de poudre sombre sur le bout du nez. Guy m’adressa l’un de ses sourires doux-amer en forme de vague.

- Il nous faut cinquante kilos de glace d'ici vingt-heures, pour ces saletés de plateaux de fruits de mer. Et forcément c'est maintenant que ça va...

- Tu vas pouvoir te changer les idées, le coupai-je, il y a quelqu'un en saurisserie qui désire ardemment te voir.

- Oh non pitié, pas maintenant...

- Non, celui-là est vraiment drôle, promis.

- Ah ouais ?

- Promis. Pas sûr que tu arrives à lui donner satisfaction, par contre.

Guy soupira, asséna un dernier coup de butoir inutile à la benne et s'élança vers le rayon avec résignation. Je lui emboîtai le pas, m'efforçant de suivre son allure. Michelle reprit humblement sa place derrière l'étal, saluant d'une voix absente le jeune couple qui s'approchait. La femme arborait un ventre arrondi trahissant une grossesse en phase terminale. Ils dérivèrent d'un pas hésitant vers les queues de merlus et les darnes de saumon. Un peu plus loin, trois hommes menaient une discussion animée. L'un d'eux partit d'un rire dont les éclats se répercutèrent sous la voûte métallique du supermarché.

Le gros bonhomme n'avait pas bougé d'un cil et il sembla se réveiller brutalement en me voyant revenir accompagné. C'est à peine si Guy eut le temps de le saluer.

- B'jour, M'sieur. C'est qu'j'aime pas trop embêter les gens, savez, mais je trouve pas. En fait j'me repère pas du tout ici, c'est très compliqué.

- Bonjour.

Guy maîtrisait parfaitement l'art de saluer sèchement ses semblables. Je retenais assez précisément le ton qu'il avait employé, tout à la fois impatient et assez strictement diplomate.

- Le monsieur cherche de la poussière de fée, mentionnai-je en rapporteur dévoué.

- De la poudre. De la poudre, hein, me corrigea le barbu, clignant des yeux avec frénésie.

- Ok.

Guy haussa les sourcils, étudiant notre interlocuteur avec ce qui me sembla être une curiosité que je ne lui connaissais pas. Le vieux sourit benoîtement, essuyant l'excès de bave au coin de ses lèvres du revers de sa manche. Je ne pus m'empêcher de noter les quelques filaments qui scintillèrent sur le velours côtelé.

- Monsieur, je pense pas qu'on ait ça en magasin, vous savez, commença Guy.

- De la poudre de fée, répéta l'homme en se tortillant sur place.

- Oui, oui, j'ai bien saisi, mais ça n'existe pas ce type de...

L'homme brandit sa petite poche de cuir sous le nez de Guy dans un geste outrageusement théâtral. Mon chef esquissa un sourire incrédule.

- Vous vous payez ma tête, Monsieur ? C'est une blague, une connerie pour la télé ?

L'espace d'un instant, j'eus peur que le vieil homme ne perde soudainement son sang-froid, se transformant sous nos yeux en un énergumène assoiffé de sang, arrachant ses vêtements et distribuant une bonne raclée à tous les impudents qui railleraient sa petite poche de cuir. Il n'en fit rien, cependant, se contentant d'agiter bizarrement le sachet sous le nez de mon chef de rayon.

- Dites-moi c'que v'voulez, reprit-il avec le même léger zozotement que celui qui m'avait amusé quelques minutes auparavant, et qui m'inspirait dorénavant une certaine fascination.

- C'que j'veux ? répéta Guy.

Il arbora une mine excessivement méditative. Puis, se tournant légèrement, il pointa son index en

direction de l'étal.

- Je veux que cette saleté de machine à glace fonctionne.

Le bonhomme fixa le gros tube sortant du plafond un long moment, sans ciller. Avec l'application d'un artisan figulant la dernière pièce sur un chef-d'œuvre, il ponctionna un peu de poudre. Plaçant ensuite ses doigts à hauteur de tête entre lui et Guy, il souffla avec force vers ce dernier qui sursauta dans un mouvement de recul peu gracieux.

- Non mais quel con !

L'écho de son juron se perdit dans le bruit assourdissant qui retentit depuis la poissonnerie.

Je me suis souvent demandé dans quel ordre les éléments s'étaient produits au cours des minutes qui suivirent. Il m'arrive de repenser à cette journée étrange quand je bricole ou fais la vaisselle, et l'enchaînement exact des événements s'obscurcit à mesure que je vieillis. Toujours est-il que le vacarme venait de la machine à glace, évidemment. Non seulement elle fonctionnait à merveille, mais elle s'était soudainement mise à produire une quantité surnaturelle de copeaux de glace, les propulsant si fort par le tube qu'ils ne tombaient plus du tout dans la benne de recueillement, mais filaient aux quatre vents tout autour de l'étal. Comme si la neige s'était mise à tomber à l'intérieur du magasin. Le phénomène avait paralysé pour un temps toute l'activité autour de l'étal et dans les rayons voisins. Les flocons se répandaient en tourbillons anarchiques sur les étagères, les cartons et les bouteilles.

La féerie fut de courte durée, néanmoins. Une voix féminine s'éleva. Un cri, un hurlement même, primitif et sauvage, si long et si haut perché qu'il me fit tressaillir. Face à l'étal, la femme enceinte venait de s'écrouler, vaguement retenue par son jeune mari. Elle se tenait le ventre d'une main, basculant maladroitement en arrière. L'un des hommes du trio hilare arriva derrière elle pour l'empêcher de chuter, immédiatement suivi par ses deux amis. Tous les trois l'aidèrent à s'asseoir en douceur sur le carrelage couleur vomis du supermarché. L'époux s'agenouilla face à elle, mortifié.

Certaines choses se produisent vite, mais leur souvenir semble figé dans une lenteur infinie. Je ne sais plus exactement ce que je regardais, ni dans quelle mesure j'étais capable de l'analyser. Dans un coin de mon champ de vision, Guy s'élançait vers la scène, projetant l'une de ses courtes jambes devant lui. Plus loin se déployait la scène incroyable, plongée dans la masse suspendue d'une multitude de flocons virevoltants. Une femme enceinte, assise à même le sol, les deux mains sur son énorme ventre. Son visage déformé en une grimace de douleur intense. D'un côté, son mari à genoux, désarmé et inquiet comme un petit garçon.

- Marie ! Qu'est-ce qui se passe ? Marie ! Mais dis quelque-chose sacré bon Dieu !

De l'autre, trois hommes penchés en avant sur leurs jambes tremblotantes, les mains tendues dans le vide comme pour conjurer leur propre impuissance.

Je me tournai vers le barbu, resté à côté de moi. Il regardait la scène lui aussi, ses deux doigts toujours dressés devant lui comme s'il montrait quelque chose en hauteur. Il ne souriait pas, mais observait la scène avec une attention soutenue, n'en perdant pas une miette. Comme un ingénieur étudiant un mécanisme complexe pour la première fois. Un peu de poudre sombre flottait encore entre nous.

Il réagit finalement, tournant son visage vers moi et m'agrippant le bras d'une poigne virile, ses yeux s'écarquillant derrière ses petites lunettes. Je reportai mon attention vers la poissonnerie. A quelques mètres de l'étal, Guy venait de perdre l'équilibre, s'écroulant de toute sa masse sur le dos. Emporté par son élan, il poursuivit sa trajectoire jusqu'à la porte coulissante qui menait aux entrepôts. L'un des trois hommes le regardait s'éloigner dans cette improbable position, tandis que ses comparses se mettaient à crier qui à l'ambulance, qui à la sage-femme. Le mari de la femme s'était pris la tête dans les mains, les yeux gorgés d'une lueur humide.

Tout autour de nous, les gens sortaient de leur torpeur et s'affairaient en tous sens. Le bras toujours fermement maintenu par le vieux bonhomme, je n'avais pas encore percuté. Mes yeux rencontrèrent ceux de Michelle, à bonne distance. Debout derrière le comptoir, elle me criait quelque chose que je n'entendais pas.

- Le téléphone. Là ! rugit une voix bourrue dans le creux de mon oreille.

Le barbu me secoua le bras, désignant d'un index autoritaire le combiné fixé au mur à moins d'un mètre sur notre droite. Je le décrochais prestement, mais restai bloqué par l'effroi face au clavier.

- Le quinze, corniaud. *Fais le foutu quinze !*

Je composai le numéro, et fus mis en contact avec une femme dont la voix calme et posée me réconforta instantanément. Je lui exposai la situation, répondis à ses questions, et raccrochai quand elle m'y invita.

Le vieux barbu m'avait abandonné pour aller chercher des serviettes et des couvertures dans le rayon mercerie, aménageant un matelas de fortune sous le dos et la nuque de la femme enceinte. Celle-ci gisait toujours sur le sol couleur vomis, suant à grosses gouttes et respirant par petites saccades, mais ne criait plus. Son mari lui tenait la main et lui caressait le front. Les trois hommes et Michelle tenaient les curieux à distance, bientôt aidés par deux des vigiles du magasin.

Les infirmiers arrivèrent moins d'un quart d'heure plus tard, équipés d'un respirateur et d'une civière roulante. Leurs blouses blanches immaculées tranchaient avec le décor multicolore, lequel m'apparut alors beaucoup trop riche, presque nauséeux. Ils passèrent quelques minutes autour du couple, puis installèrent la femme sur la civière, avec maintes précautions.

Le calme revint lentement après leur départ. Le technicien de maintenance avait aisément interrompu l'excès d'enthousiasme de la machine à glace, et l'escouade d'élite chargée du nettoyage éliminait les dernières flaques sur le carrelage. De petits groupes de clients abasourdis s'attardaient autour de la poissonnerie, discutant à voix basse. Michelle avait repris sa place derrière l'étal, maintenant une poche de glace sur le dos de Guy, plus désabusé que jamais. Je les rejoignis après avoir liquidé le stock de cartons d'œufs de lump à mettre en rayon.

- Hé ben, tu parles d'un vingt-quatre décembre.

- J'espère que ce sera l'incident le plus grave de la journée, conclut Guy d'une voix sombre.

Michelle accueillit la plaisanterie d'un petit rire cristallin. L'observant du coin de l'œil, je ne pus m'empêcher de songer au vœu qu'elle avait fait lorsque je lui avais déposé la poudre sur le nez.

- Le Père Noël crasseux s'est barré ou quoi ? me demanda Guy.

- Hein ?

J'avais complètement oublié le gros bonhomme et son histoire de poudre de fée. J'essayai de me souvenir de la dernière fois où je l'avais vu, probablement lorsqu'il plaçait les serviettes de bain sous la tête grimaçante de la femme enceinte.

- Ben oui, il est parti, écoute. Tu crois qu'il a suivi l'ambulance ?

- J'en sais rien et j'm'en fous.

Guy fut à nouveau exaucé : la journée se poursuivit sans autre événement désagréable. Il quitta le magasin en fin d'après-midi, nous laissant à Michelle et moi-même l'incommensurable bonheur que constitue toute bonne remballe.

Comme tous les jours, nous ramassâmes tous deux la marchandise dans les frigos une heure avant la fermeture, sans cesse interrompus par les immanquables clients de dernière minute (*Bonsoir ! Oh, je suis vraiment navré de vous déranger à cette heure... Non, mais il me faut un truc tout simple, z'inquiétez pas ! Je crois que c'est dans cette caisse-ci, sur la palette... Celle du bas, là ! Sous les dix autres, oui.*) et les visites inquisitrices des contrôleurs horaires. Une tâche

abrutissante à souhait qui avait l'insigne avantage de vider complètement l'esprit. Je terminai en sueur, la peau des mains asséchée par le talc des gants en latex, les lèvres gercées par la réfrigération ambiante, et un doux parfum de crevette incrusté dans les muqueuses.

A vingt-et-une heure trente, nous étions sur le parking. Michelle fumait une Camel 100s, arborant son éternel sourire absent en fixant le ciel nocturne étoilé. Quelque-chose de différent émanait d'elle, toutefois. Quelque-chose de nouveau.

- Sacrée journée, hein, dis-je sur un ton un peu trop nerveux à mon goût.

Elle ne répondit rien, me gratifiant d'un regard félin, sans doute amusé. Je décidai de me taire. Elle termina sa clope, l'écrasant sous son pied avant de cracher une dernière bouffée par la bouche et les narines. M'attirant ensuite à elle, elle me serra fort et déposa un gros bécot baveux sur ma joue. L'odeur de ses cheveux me parvint aux narines. Injustice criante de la condition humaine : les cheveux des femmes sentent toujours bon, même imbibés de poiscaille et de tabac.

- Joyeux Noël, p'tit gars.

Une nouvelle fois, je ne trouvai rien de pertinent à formuler et me contentai de la regarder s'éloigner d'un pas rapide vers sa voiture, l'œil humide et la lèvre pendante.

Je passai une soirée paisible, dévorant un dîner préparé en regardant la rediffusion d'un téléfilm américain racontant l'arrivée du vrai Père Noël au sein de notre désolant monde moderne ultra consumériste, dont il triomphait avec l'aide d'un jeune morveux ingénu et tout à fait insupportable. J'écrasai une petite larme lors du final, certainement aidé par un troisième et dernier verre de vin rouge. L'image du bonhomme barbu aux fines binocles, dans son accoutrement de clochard, égaré au milieu du rayon saurisserie, me tarauda jusqu'à ce que je sombre dans ce sommeil profond que connaissent tous les prolétaires.

Les fêtes passées, je dus reprendre le chemin du travail. J'aimais bien embaucher à trois heures du matin après un jour férié. C'est *toujours* vivifiant.

La poissonnerie semblait toute nue sous la lumière blafarde des néons. La machine à glace ayant tourné pendant trente-six heures, on disposait d'une belle quantité de glace pour accommoder l'étal, répétant ainsi les étapes d'un rituel quasi-sacré.

Ce matin là, Guy tirait une mine encore plus maussade qu'à l'ordinaire. Je le saluai avec légèreté en enfilant mes bottes de caoutchouc.

- Toi tu as l'air de t'être gravement éclaté tout seul chez toi pour le réveillon, lançai-je avec enthousiasme.

Il se passa une main sur le visage, harassé.

- On est très mal ce matin.

- Pourquoi ça ?

- Michelle a démissionné. Elle s'est barrée comme une voleuse.

Il considéra un moment la benne de la machine à glace, remplie ras-la-gueule.

- Nous lâcher comme ça, bon dieu. Aucun respect. Aucune valeur, ça me débecte. Les gens n'ont plus foi en rien, c'est dingue.

Sur ce, il s'empara d'une pelle en plastique dur et commença à transférer la glace de la benne jusqu'à l'étal, répandant une légère pluie de flocons dans l'air tout autour de lui. Un nouveau jour commençait, et ça me donnait une sacrée envie de chanter.

Un Conte De Noël fait partie du recueil Dolce Folia.

Plus d'information sur www.fantomurbo.fr/